

Chapitre 1

L'homme était seul et se tenait debout en regardant par une fenêtre. Son pied était négligemment posé sur le bas rebord et il avait appuyé son coude sur sa cuisse. Il était vêtu de chausses noires sur lesquelles il avait enfilé de hautes bottes de cuir souple. Un pourpoint d'épais tissu était entrouvert sur une chemise blanche. L'homme était grand, très grand et mince. Une grâce virile, parfois animale. Racé, élégant. Il avait la chevelure aussi noire que la nuit, épaisse et d'où s'égarait parfois une mèche qui venait caresser le front haut et noble, encadrant un visage fin, émacié, au nez busqué et aux lèvres fermes. Des lèvres qui s'étiraient rarement en un sourire et qui ne livraient que peu de secrets. Les traits étaient inflexibles, parfois durs, sans réelle beauté, éclairés par un regard sombre, brûlant. Un regard qui pénétrait comme une lame d'acier, un regard qui imposait une volonté de fer, qui emprisonnait et n'admettait aucune fuite. Mais lorsque s'élevait sa voix, qu'il avait grave, chaude, irrésistible, on prenait la mesure de son charme unique. Surprenant. Une voix qui aimait à raconter, le soir venu, les légendes d'un temps révolu. Une voix qui n'appartenait qu'à lui. Une voix dont le temps se souviendrait...

Cet homme était le souverain d'un immense pays qu'il contemplait en cet instant. Un pays rude, fait de grandes plaines, de collines pierreuses, de vents incessants, un pays magnifique et sauvage. Comme lui. L'Histrénie, son pays qu'il aimait avec passion et à qui il avait voué sa vie. Il en était le cœur, le sang, l'âme et la voix ; il était Grégoire, second du nom ; il était roi. Il était âgé de trente-quatre ans et tenait entre ses mains élégantes le destin de son peuple depuis cinq ans. Depuis une éternité...

Le printemps était revenu et avec lui l'éternel recommencement de la nature. L'air s'était fait plus doux, les pluies torrentielles avaient cessé, les arbres bourgeonnaient et l'on

entendait le chant encore timide des oiseaux. Après un hiver particulièrement rude où les tempêtes de neige avaient enseveli les villes et villages, où le blizzard avait tué les plus faibles, la mauvaise saison s'en était allée, laissant sa place à un temps plus clément. Mais Grégoire craignait le printemps parce qu'il ramenait lui aussi son lot de morts et de souffrances.

Le jeune homme soupira légèrement mais ne parvint pas à bouger. On l'attendait pourtant. Il n'y avait qu'à écouter les conversations bruyantes et animées qui se tenaient au-dessous de lui, dans la grande cour du Hemmelin, l'énorme forteresse des rois d'Histrénie qui dominait la ville de Valéria. Des hommes étaient parés à partir pour la première chasse au sanglier de la saison. Encore à terre mais affûtant les pieux qui devaient servir à la mise à mort de la bête, les hommes trépignaient de s'élançer après ces longs mois d'inactivité. On entendait également les aboiements furieux des chiens, tenus en laisse par quelque écuyer qui avait peine à les contenir. On pouvait percevoir dans cette agitation l'excitation de la chasse mais également le besoin d'oublier durant quelques heures de folle chevauchée le destin qui marquait l'Histrénie. Oui, mais voilà, Grégoire, lui, ne pouvait oublier. Jamais. Le sort de son royaume était inextricablement lié au sien et ses pensées étaient toujours, à chaque instant, tournées vers lui. Un coup léger à la porte de sa chambre le tira de ses réflexions. Un jeune homme, qui n'avait pas attendu d'être invité à entrer, pénétra dans la pièce, un grand sourire aux lèvres.

— Eh bien, on t'attend ! Les hommes menacent de partir sans toi !

— Grand bien leur fasse ! marmonna Grégoire. A vrai dire, Samuel, je n'ai guère envie d'y aller ! J'ai tant de choses à faire ici. Ne serait-ce que de lire les dépêches qui arrivent de toute l'Alliance, de veiller à l'arrivée des nouvelles recrues...

Samuel se mit à rire en l'interrompant :

— De grâce, assez ! Je connais parfaitement tes responsabilités, je les partage, rappelle-toi !

Grégoire eut un léger sourire à l'adresse de son compagnon qui n'était autre que son cousin au second degré, Samuel, duc de Saulses et Premier Pair du royaume. Il était surtout le plus proche ami du roi et il n'y avait qu'avec lui que Grégoire se laissait aller, au moment où le bruit se taisait au château, où

l'ombre s'étendait sur toute chose, à lui confier ses doutes et ses craintes ; où il s'accordait le droit d'être un homme avant d'être un roi. Lorsque cinq ans auparavant, le père de Grégoire, Gontran IV, avait trépassé, usé, vieilli par toutes ces années de luttes et de terreurs, et que Grégoire était monté sur le trône, Samuel avait été là et le jeune roi avait pu compter sur son indéfectible amitié.

Samuel de Saulses était le fils aîné de la plus puissante famille d'Histrénie qui avait ses domaines dans le sud, au pied des Marches Gelées. Puisqu'il était le plus proche parent de l'héritier du trône, on l'avait envoyé très jeune au Hemmelin et il avait grandi auprès de Grégoire, de deux ans son aîné. Puis, à la mort de son père le duc de Saulses, il avait pris le titre de Premier Pair du royaume et était, pour l'heure, le successeur de Grégoire qui n'avait pas d'enfant.

Dès son arrivée au château royal, les deux gamins ne s'étaient plus guère séparés. Comme son cousin, il avait très tôt été initié au devoir de sa charge et au maniement du gouvernement. Son esprit fin et posé n'avait eu aucune peine à apprendre, à comprendre, à réfléchir, à décider. Il était aujourd'hui d'un soutien inestimable pour Grégoire et celui-ci prenait rarement une décision politique avant de l'avoir consulté.

C'était un jeune homme affable, au visage ouvert et sympathique, au charme indéniable. De taille moyenne, son corps était davantage taillé en force que celui de Grégoire ; il avait un visage plutôt rond dont les lèvres semblaient toujours prêtes à sourire et son regard noisette pétillait d'intelligence. Ses cheveux châtain clair étaient courts et épais. Son humour était proverbial et apprécié de tous, et il en usait comme d'une arme redoutable, préférant une pointe de sarcasme qui laissait son adversaire interdit, à la limite du rire ou de la colère, à une dispute qui ne résolvait rien et compliquait tout. Il était donc assez habituel que, lors d'un moment particulièrement tendu, Samuel, prenant l'air de rien, lançât une phrase qui surprenait tout le monde et détendait l'ambiance comme par magie. C'était un homme plaisant mais on aurait eu tort de trop se fier à son apparence débonnaire car il cachait derrière ses mots d'esprit, souvent drôles, parfois acérés, une volonté aussi dure que celle

de Grégoire. De plus, la même fierté d'être né histrénien coulait dans leur sang et Samuel serait mort sans hésiter pour son pays.

Voyant que Grégoire tergiversait toujours, Samuel le pressa :

— Viens, te dis-je, cela te fera le plus grand bien ! Tu as une mine affreuse ! Et, si tu ne viens pas, comment ferais-je pour t'occire proprement derrière un fourré et ainsi m'emparer de ton trône ?

Le souverain se mit à rire et enfila son manteau de cuir.

— Bien, je t'accorde cette chasse mais je requiers ensuite ta présence pour lire toutes les dépêches qui vont prendre un retard considérable ! Jusqu'au petit matin, s'il le faut !

Samuel eut un gros soupir et leva les yeux au ciel.

— J'aurais dû naître rebouteux dans un petit village aux confins du monde !

Les deux hommes sortirent des appartements royaux et s'engagèrent dans les couloirs du château éclairés tous les dix pas par des torches.

Après un moment de silence, Samuel dit avec nonchalance :

— J'ai croisé dame Mélissandre ce matin qui m'a demandé de te prier de lui accorder un moment après la chasse.

Le jeune homme sentit son ami se raidir instantanément.

— Que me veut-elle encore ? gronda celui-ci.

Le duc s'arrêta net, forçant Grégoire à en faire autant et le regarda droit dans les yeux.

— Je ne sais pas, je ne le lui ai pas demandé mais j'ose te rappeler que dame Mélissandre va devenir ta femme dans un peu plus de deux mois et qu'on te trouve fort peu en sa compagnie !

Les yeux sombres de Grégoire étincelèrent et sa mâchoire se crispa.

— Je ne dois rien à cette femme ! La promesse de ces épousailles m'a été arrachée par mon père sur son lit de mort et je ne peux plus rompre aujourd'hui ce serment. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui me manque, crois-moi !

— Mélissandre t'apporte en dot l'allégeance du Navrane !

— Elle m'apporte surtout son mauvais caractère et la perspective peu alléchante de passer ma vie à ses côtés !

— Essaie de faire un effort, tenta Samuel, conciliant.

— Jamais ! rétorqua Grégoire avec violence. Ce mariage est pur arrangement pour attirer enfin le Navrane dans l'Alliance.

Elle n'aura de moi que le titre de souveraine, ne m'en demande pas plus !

Le roi se détourna sèchement et sortit dans la cour principale, mettant ainsi un terme à un sujet maintes fois abordé et qui se terminait toujours de la même façon. Samuel eut une légère moue d'impuissance puis suivit son cousin au dehors. Les deux hommes furent accueillis avec de grandes exclamations. Grégoire salua la petite troupe et enfourcha prestement son grand destrier à la robe fauve qui piaffait d'impatience. Eperonnant son cheval qui bondit en avant, il donna le signal du départ et ce fut dans un fracas étourdissant qu'ils passèrent le grand porche et ensuite le pont-levis. Ils traversèrent Valéria à une allure plus modérée et les habitants cessèrent leurs activités afin de saluer leur souverain.

Valéria était la capitale de l'Histrénie et son cœur. Ville de moyenne importance, elle s'était construite au fil des siècles autour du Hemmelin. Aux abords du château, on trouvait les demeures les plus riches et cossues, celles des notables et des bourgeois qui avaient souvent à faire avec la famille royale et la cour. Un peu plus bas était sise la majeure partie de Valéria, composée des maisons et des échoppes des commerçants. Une joyeuse animation régnait toujours dans ces lieux et on prenait plaisir à déambuler à travers les divers marchés qui recelaient toutes sortes d'articles luxueux ou non. Du tissu le plus fin du Camal aux objets en cuir ouvragé du Norwolk et aux enivrantes bouteilles du merveilleux vin longuerannais, les trésors de toute l'Alliance étaient vendus sur les étals des commerçants. On trouvait aussi quelques très bonnes auberges qui recevaient aussi bien les hôtes de marque que les voyageurs à la bourse bien remplie. On y mangeait fort bien et les chambres étaient propres et coquettes.

Plus loin, adossée aux remparts de la ville, se trouvait la Basse-Ville, lieu synonyme de plaisirs coupables, de violence et de beuveries. Quelques habitations peu reluisantes côtoyaient les tavernes où l'on pouvait se saouler à loisir et trouver quelque fille aux mœurs légères. La Basse-Ville avait eu de tout temps bien vilaine réputation et l'on disait bien haut le mépris qu'elle inspirait mais il n'était pas rare d'y apercevoir le soir tombé des silhouettes furtives et masquées à la recherche de soirées fort peu convenables. Même Grégoire, étant jeune, avait

cédé à la tentation de s'y rendre et avait payé une fille pour une étreinte furtive. Devant sa mine fatiguée, ses vêtements effilochés et surtout à cause de l'ambiance misérable tout autour, il avait fait demi-tour sans demander son reste et était rentré bien sagement au château.

La petite troupe passa les remparts de la ville et relança le galop des montures. En tête, Grégoire sentit entre ses cuisses les muscles puissants de son destrier et laissa enfin ses pensées vagabonder au rythme de la longue foulée de l'animal. L'air était frais et vivifiant et on pouvait respirer l'odeur humide de la terre encore embourbée, alors qu'autour d'eux se déroulait le paysage histrézien. Il n'y eut plus que le plaisir simple de cette chevauchée, cette communion intense avec la nature qui s'éveillait de son long sommeil, ces senteurs fortes, ces sensations primitives, ce bonheur retrouvé de ne faire qu'un avec la terre de ses ancêtres, cette joie pure qui avait sommeillé si longtemps en lui. Un sentiment intense de liberté l'envahit et réconforta son esprit las.

Mais le répit fut de courte durée et la réalité s'imposa durement à lui. Parce que quelque part, dans ces petites maisonnettes paysannes, dans ces villages qui poussaient comme des champignons sur tout le territoire, on pleurait peut-être un mort et on avait peur, peur du printemps où tout recommençait, où l'on se préparait à se dire adieu avec cette terreur qui mordait le ventre. Et l'on priait pour ne pas perdre encore un fils, un frère, un mari. Le pays s'apprêtait à souffrir encore après la trêve hivernale. La lutte allait recommencer, il faudrait reprendre les armes un jour, bientôt, car l'Histronie était en guerre et l'ennemi était le grand territoire au nord, au-delà de la mer Anniorde plus vaste encore que toute l'Alliance réunie. Il avait pour nom le Danivorsen, chaque année maudit, chaque jour haï et chaque heure combattu.

Chapitre 2

La guerre avait débuté quelque deux cents ans auparavant. Avant cela, l’Histrénie et les autres royaumes entretenaient des rapports éloignés mais courtois avec le grand voisin. On échangeait marchandises, on commerçait dans les ports et les villes, on allait même parfois jusqu’à se visiter officiellement. Afin de resserrer ces liens, le roi Filibert III d’Histrénie avait offert sa fille cadette, la douce Ermentrude, en mariage à l’héritier du trône du Danivorsen, le prince Joanik. Cette union allait apporter beaucoup d’or à l’Histrénie, métal précieux entre tous dont semblait regorger le sous-sol béni du Danivorsen. Dans ses bagages, la princesse emportait, quant à elle, des territoires histréniens d’importance, allant de la frontière du Navrane à celle du Camal. Tout le monde était donc comblé et fort satisfait de cet accord. Cependant, une fois mariée au prince, Ermentrude s’aperçut que son époux ne tâtait point des délices conjugaux et préférait nettement les charmes plus virils de ses amis. Le Danivorsen avait, aux yeux d’Ermentrude, des mœurs libérées, voire libertines, qui la choquèrent profondément. Horrifiée, rejetée, humiliée, seule face à cette luxure, la jeune femme en perdit l’appétit et le sommeil. Mais elle ne désespérait pas de faire rentrer son époux dans le pieux chemin de la Lumière et priait chaque jour avec ferveur. Hélas, malgré ses actions de grâce, ses jeûnes et ses oraisons, Ermentrude était, six mois après son mariage, toujours aussi pure que le jour de sa naissance. On se mit alors à se moquer ouvertement d’elle. Elle ne put en supporter davantage et s’enfuit pour revenir au Hemmelin, outragée. Lorsque son père, puis la cour et enfin toute l’Histrénie connurent les détails sordides de ces épousailles, on cria ouvertement au scandale. Comment ces Nordiques, sans foi ni loi, avaient-ils pu dédaigner ainsi une princesse de sang royal ? L’Eglise, alors toute-puissante, déclara sans plus attendre le mariage nul et cassa les liens qui unissaient Ermentrude à

Joanik. On se prépara à oublier bien vite ce désagréable épisode et à offrir à la jeune princesse une nouvelle union, d'aussi haut lignage.

Ce fut sans compter avec le Danivorsen qui, dans une missive adressée à Filibert, revendiqua ce qui lui revenait de droit, ni plus ni moins qu'un quart de l'Histrénie. S'échangea alors, entre les deux pays, une correspondance qui fut en premier lieu un modèle de diplomatie mais qui devint par la suite sèche, âpre, virulente, pour finir en insultes qui rendaient hommage à l'imagination des ministres des deux parties. On essaya ensuite la danse des ambassades, d'un côté comme de l'autre. Et le ton montait toujours.

Puis un beau jour, le Danivorsen déclara la guerre à l'Histrénie et s'apprêta à l'envahir purement et simplement. Le royaume, affolé, leva les armes et Filibert en appela à ses voisins. En premier lieu, tous les pays se firent un peu tirer l'oreille car ils n'avaient aucune envie de rentrer dans un conflit qui ne les regardait somme toute pas vraiment. Puis, après moult réflexions, et surtout devant la menace de ce grand pays qui pouvait décider de les envahir eux aussi, ils s'allièrent avec l'Histrénie afin de faire front commun et de préserver leurs nations. Et c'est ainsi que naquit l'Alliance.

Ce fut la guerre et jamais personne ne regretta d'être devenu l'allié indispensable. Les guerriers danivorsii étaient en effet redoutables et on comprit bien vite qu'ils ne s'arrêteraient pas au seul territoire promis.

Depuis lors, chaque génération se battait contre l'envahisseur qui ne manquait pas d'apparaître et de déferler sur les pays de l'Alliance, massacrant, tuant, hurlant. Il y eut des trêves, des tentatives de réconciliation mais elles ne durèrent jamais plus de quelques mois car ce que demandait le Danivorsen ne pouvait être accordé. Alors, durant des années et des années, chaque enfant avait été élevé avec la haine du chien barbare, mais dans la peur aussi. Et depuis deux cents ans, on ne comptait plus le nombre de morts que cette guerre avait fait, le lot de souffrances qu'elle avait engendré dans chaque famille.

Grégoire était né, lui aussi, avec une épée à la main. Il n'avait guère connu son père, le roi Gontran, car celui-ci était sans cesse absent, sillonnant les pays de l'Alliance afin d'encourager les troupes, se battant comme un lion devant les

hordes qui, sans cesse, débarquaient sur les côtes de l'Alliance. Sa mère étant morte alors qu'il n'était qu'un bébé, son père courant vers la bataille, ce fut donc seul que Grégoire apprit la haine et la violence. Dès qu'il fut en âge de se battre, il suivit son père et connut l'effroyable sensation de donner la mort, sentit l'odeur du sang, craignit pour ses proches. Mais il s'abandonna aussi à la fureur de la bataille, à la joie de la victoire, aux ovations des soldats, à la confiance des troupes. Lorsque son père mourut, cinq ans auparavant, épuisé par cette vie de rage, il prit alors le commandement de l'Histrénie sans faiblir et poursuivit la lutte. Il fut nommé Gouverneur de l'Alliance et la responsabilité de tous les pays du continent reposait sur ses épaules. Un fardeau qu'il assumait avec une volonté de fer mais qui l'écrasait de tout son poids. Parfois, au creux de la nuit, il s'avouait qu'il n'en pouvait plus. Et il n'avait que trente-quatre ans. Afin de ne pas devenir fou, durant les hivers où le fracas des armes se taisait, Grégoire se forçait à avoir une existence plus sereine où il prenait plaisir à lire et à s'instruire, à visiter ses voisins ou sa noblesse, à conter fleurette à quelque délicieuse jeune fille, à apprécier un bon repas avec des amis et à discuter jusqu'à l'aube. Mais le conflit ne quittait jamais réellement ses pensées, comme en ce jour de chasse. Il savait qu'il était temps pour lui de refermer ses livres et de taire ses intérêts. L'Histrénie et toute l'Alliance allaient avoir besoin de lui.

Au détour d'une petite colline, ils arrivèrent en vue de l'Illisen et Grégoire ne put empêcher le familier pincement de son cœur à la vue de l'immense forêt. L'Illisen, immémoriale et somptueuse, s'étalait devant leurs yeux et interdisait en certains endroits tout accès pour préserver son secret et son mystère. Cette forêt avait la taille d'un pays et nul ne pouvait se targuer d'en avoir fait le tour ou même d'en avoir atteint le centre. L'Illisen était déjà là alors que les royaumes de l'Alliance n'étaient même pas constitués et elle demeurerait certainement debout après leur chute. Elle était la gardienne d'un passé oublié et sur elle couraient de nombreuses légendes. On disait qu'elle était le domaine d'animaux fabuleux ou d'êtres fantastiques ; qu'à la tombée d'un soir de pleine lune, on pouvait entendre le vent dans le feuillage qui parlait une langue ancienne, étrange. On aimait l'Illisen et on la respectait mais on ne

pouvait se défendre d'une certaine crainte face à sa masse compacte, à ses improbables chemins de terre qui vous emmenaient vous perdre si on n'y prenait garde. On ne se promenait guère qu'à son orée et on défendait bien aux petits enfants d'en faire leur terrain de jeux. Seuls les hommes y pénétraient pour chasser ou pour couper du bois, bien qu'on chuchotât que cela portait malheur de blesser les troncs séculaires. Grégoire ne croyait bien évidemment pas ces fables populaires mais l'attraction qu'exerçait la forêt sur lui et cette fascination qu'il ne s'expliquait toujours pas étaient réelles.

Les rabatteurs se mirent en route, suivis tranquillement par la troupe. La battue dura plus d'une heure et le sanglier fut enfin repéré par les chiens qui s'élancèrent en aboyant féroce-ment. Les hommes se dispersèrent peu à peu, chacun suivant un petit groupe de chiens. A un moment, Grégoire aperçut furtivement l'animal qui se révélait être énorme et qui devait être un vieux mâle. Grégoire sourit, l'animal n'en serait que plus rusé et la poursuite acharnée. Il éperonna son cheval et se lança à sa poursuite, évitant de peu les branches basses qui risquaient de lui cingler le visage. Sur plusieurs lieues, il ne lâcha pas la trace du sanglier qu'il sentait tout proche devant lui et, sans s'en apercevoir, distança les autres. Le sanglier avait réussi à échapper à la meute et n'avait plus que Grégoire sur ses pas. Les aboiements et les cris des hommes se firent, d'instant en instant, plus lointains mais, couché sur l'encolure de son cheval, le jeune homme n'y fit pas attention.

Alors que l'animal était à nouveau visible, Grégoire avisa trop tard un ravin assez profond juste devant lui. Ne pouvant stopper sa monture lancée au galop, il planta ses talons dans les flancs de l'animal et tira sur les rênes d'un geste brusque. Le cheval, surpris, sauta par-dessus le ravin et retomba lourdement de l'autre côté. Il fallut toute la maîtrise de Grégoire pour calmer le grand destrier couvert d'écume. Il décida de s'arrêter un moment avec un soupir de regret. Le sanglier devait déjà être loin à présent ! Grégoire regarda alors autour de lui. Il était arrivé dans une charmante clairière, traversée par un petit ruisseau qui serpentait à quelques pas de l'endroit où il se tenait. Il tendit alors l'oreille et, comme il n'entendait plus les chasseurs, entreprit de descendre de cheval. Alors qu'il passait sa jambe par-dessus sa monture, un formidable rugissement retentit, ef-